

Bâillonner la critique, un geste anodin ?

Flavie Boivin-Côté

En mars dernier, plusieurs journalistes et critiques culturels montréalais·es recevaient une invitation hors-norme. On les conviait à assister à une représentation du spectacle *Pas perdus / documentaires scéniques* d'Anaïs Barbeau-Lavalette et Émile Proulx-Cloutier au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, en les priant de ne pas dévoiler, dans leurs articles ou comptes rendus, le lien unissant les personnages qui allaient leur être présentés. En d'autres mots : « Parlez de notre spectacle, mais ne dites pas de quoi le spectacle parle. »

J'accompagnais alors Philippe Renaud, Renaud journaliste culturel indépendant, qui devait faire la critique de l'événement à l'émission *Culture Club* sur les ondes d'ICI Première le lendemain matin. Inutile de dire que j'ai vu ce journaliste expérimenté se creuser les méninges pour trouver la bonne façon d'aborder ce spectacle exceptionnel, sans jamais dire de quoi il traitait. La critique venait d'être bâillonnée et nous ne pouvions rien y faire.

Je vais me transformer en lanceuse d'alerte, en Julian Assange du théâtre expérimental du Plateau Mont-Royal, et trahir le secret des relationnistes. J'espère qu'ils et elles me pardonneront.

PAS PERDUS PARLAIT... DE LA GIGUE.

Oui, oui, de la gigue. Le grand secret que nous devions tous et toutes garder était contenu dans cette danse traditionnelle dont le pas de base est le frotté simple.

Mais pourquoi nous demander de garder le secret ? Pourquoi faire la promotion du folklore québécois dans un spectacle, mais décider de court-circuiter celle-ci dans les médias ? Nous nous sommes tous et toutes posé la question.

Entre collègues, plusieurs théories ont été énoncées : peur de dévoiler le *punch* et de gâcher le plaisir du public ; coup de publicité pour créer un mystère et donner envie aux

journalistes plus frileux ou frileuses de venir assister au spectacle ; ou encore tactique pour éviter de s'aliéner des spectateurs et des spectatrices qui auraient eu un préjugé défavorable à l'égard de la gigue. La dernière hypothèse m'a grandement fait réfléchir.

Il faut dire que tout le spectacle était basé sur le fait qu'aujourd'hui la gigue est une danse largement mal jugée et que les gens qui la pratiquent se voient attribuer une étiquette qui ne leur correspond pas forcément. *Pas perdus* était un spectacle émouvant qui, à travers l'histoire de différentes personnes qui se passionnent pour la gigue depuis des années, faisait comprendre au public que, malheureusement, le Québec est le plus grand ennemi de son propre folklore, patrimoine culturel sur lequel nous crachons trop souvent en tant que collectivité.

DE QUOI A-T-ON EU PEUR ?

Les relationnistes et les créatrices et créateurs ayant travaillé sur ce spectacle craignaient-ils que le public ne soit pas au rendez-vous si l'on annonçait à tout vent que le spectacle portait sur la gigue ? N'est-ce pas un peu contradictoire, quand on pense que ce documentaire scénique, qui a été très bien reçu par la critique, souhaitait faire la lumière sur une communauté trop peu entendue ?

Tout au long du spectacle, les préjugés au sujet de la danse et de la musique traditionnelles québécoises sont déconstruits de manière

parfaitement brillante. Les gigueurs et gigueuses forment une communauté jeune, ouverte d'esprit, sensible, innovante et assoiffée de musique de tous les pays. L'époque de *La Soirée canadienne* est révolue. La danse traditionnelle va bien au-delà des innombrables clichés que les membres de cette communauté entendent quotidiennement. Pourquoi alors succomber à la peur et ne pas dévoiler de but en blanc le sujet du spectacle ?

La gigue n'est pas un tabou, elle est une partie de notre histoire, de notre identité commune et, beaucoup plus simplement, elle est une manière pour plusieurs personnes de se raconter, de s'exprimer et de laisser place à la joie dans leur quotidien. *Pas perdus*, à travers ses personnages venus d'horizons variés, permettait assurément au public de comprendre que la culture québécoise peut être inclusive et beaucoup plus ouverte sur le monde que ne le laissent penser les clichés.

Grâce, notamment, au témoignage d'un membre des Premières Nations qui partageait son amour pour la danse traditionnelle de sa communauté, et à celui d'une jeune femme d'origine haïtienne qui racontait de manière bouleversante sa quête d'appartenance à ses deux cultures, celle du Québec et celle de la perle des Antilles, les spectateurs et spectatrices ont pu être ému·es par l'importance que le patrimoine vivant du Québec continue d'avoir dans la vie de nombreuses personnes.